

La Femme en Blanc

PAR

W. WILKIE COLLINS.

Traduit selon le vœu de l'auteur par
E. D. FORGUES

Le récit est continué par W. Hartright

VIII

— Ah ! je commence à tout comprendre, maintenant... Et sa colère contenue, disciplinée, ne se révélait que par la raillerie contrainte de son accent et de son attitude... Vous avez contre sir Percival Glyde une rancune à vous personnelle... et je dois vous aider à l'assouvir. Il faut, n'est-il pas vrai ? que je vous raconte ceci, cela, ou autre chose encore, sur le compte de sir Percival et sur le mien ? Vraiment oui ?

Vous avez fouillé dans ma vie privée. Vous croyez avoir trouvé une femme perdue, et dont vous ferez tout ce que bon vous semblera ; qui vit ici par tolérance et ne doit vous rien refuser, de peur que vous ne lui fassiez tort dans l'opinion des gens de la ville. Je vous comprends, et aussi votre ingénieuse spéculation... Je la comprends, et elle m'amuse... Ah ! ah !

Elle s'arrêta un moment ; ses bras se raidirent sur sa poitrine, et elle continua de rire à part elle, — d'un rire âpre, violent, irrité.

— Vous ne savez pas comment j'ai vécu ici, monsieur... monsieur Je-ne-sais-qui, continua-t-elle. Je vous le dirai avant de sonner pour qu'on vous reconduise. Je suis arrivée ici, victime de la calomnie ; je suis arrivée ici, dépouillée de ma bonne réputation, et bien décidée à la reconquérir.

Il m'a fallu, pour cela, des années et des années... mais je l'ai reconquise. J'ai lutté avec les gens investis du respect public, loyalement, ouvertement, sur leur propre terrain. Je suis maintenant placée assez haut dans cette ville, pour me regarder comme hors de votre atteinte. " Le prêtre m'ôte son chapeau."

Ah ! ah ! vous ne comptiez pas là-dessus, quand vous vous êtes décidé à venir ? Allez à l'église, et renseignez-vous sur mon compte. Vous apprendrez que mistress Catherick a sa stalle, tout comme une autre, et qu'à jour fixe elle acquitte la taxe paroissiale. Allez à la municipalité. Vous y trouverez une pétition en voie de signature ; une pétition des plus respectables habitants contre l'autorisation projetée d'un cirque à ouvrir ici ; d'un cirque qui pourrait corrompre nos mœurs... " Nos mœurs," entendez-vous bien ?... J'ai signé ce matin cette pétition.

Au dernier sermon de charité, la femme du médecin n'a mis qu'un shilling dans le plateau des quêtes ; j'y ai mis une demi-couronne. M. le marguillier Soward tenait le plateau, et m'a salué. Il y a dix ans, il disait à l'apothicaire Pigrum que j'aurais dû être chassée de la ville à coups de fouet, liée à la queue d'une charrette. Eh ! tenez, voici le ministre qui traverse le square... Regardez bien, je vous prie !...

Elle se leva, preste et leste comme une jeune femme, attendit que le "clergyman" vint à passer, et lui fit alors une solennelle révérence. Le prêtre ôta cérémonieusement son chapeau, et continua son chemin. Mistress Catherick revint prendre sa place dans son fauteuil, me contemplant avec un sourire plus sarcastique et plus menaçant que jamais.

— Voilà ! dit-elle. Et maintenant, que pensez-vous de la femme perdue ? qu'augurez-vous de votre jolie spéculation ?...

La singulière façon dont elle avait ainsi voulu s'affirmer, cette excentrique revendication du rôle qu'elle s'était fait dans la ville, m'avaient tellement em-

barrassé, que je l'écoutais, muet de surprise. Je n'en étais pas moins résolu, malgré tout, à faire une seconde tentative pour dérouter ce beau sang-froid. Si le caractère violent de cette femme échappait une fois à son empire, et si j'en attirais sur moi les éclats, elle pouvait encore prononcer telle ou telle parole qui mettrait dans mes mains le fil conducteur.

— Voyons... répondez ! qu'augurez-vous de votre spéculation ? reprit-elle d'un air de triomphe.

— Exactement ce que j'en augurais en mettant le pied dans ce salon, lui répondis-je. Je ne révoque nullement en doute la position que vous avez su vous faire dans cette ville ; et, quand bien même je pourrais, je ne désire aucunement y porter atteinte. Je suis venu ici parce que, à ma connaissance certaine, sir Percival Glyde est votre ennemi tout comme le mien. Si j'ai ma rancune contre lui, vous avez la vôtre. Vous convient-il de le nier ? à votre aise ; méfiez-vous de moi autant qu'il vous plaira ; fâchez-vous à votre pleine satisfaction ; mais si vous êtes le moins du monde sensible à l'outrage, à l'injustice, je vois en vous, de toutes les femmes d'Angleterre, celle qui devrait m'aider le plus volontiers à écraser cette homme.

— Ecrasez-le tout seul, dit-elle, et venez ensuite me trouver ; vous verrez ce que j'ai à vous dire...

Elle prononça ces paroles autrement qu'elle n'avait parlé jusqu'alors, — d'un ton bref, farouche, vindicatif. J'avais excité, dans son noir abri, la haine vipérine qui était tapie là depuis des années... Tandis que, par un brusque mouvement, mistress Catherick se penchait en avant vers le fauteuil où j'étais assis, — cette haine sembla se jeter sur moi comme un reptile caché. Tandis que mistress Catherick se renfonçait à l'instant même dans son fauteuil, — elle se glissa promptement hors de vue.

— Vous ne voulez pas vous fier à moi ? lui dis-je.

— Non.

— Vous avez peur,

— En ai-je l'air ?

— Vous avez peur de sir Percival Glyde.

— Vous croyez ?..

Son teint s'anima et ses mains se mettaient à l'œuvre, lissant, de plus belle, sa robe de soie. Je lui serrai le bouton de plus près ; je continuai, sans lui accorder un moment de trêve.

— Sir Percival, lui dis-je a une grande position dans le monde. Il serait très-concevable qu'il vous fit peur. Sir Percival est un homme puissant, — un baronnet, — propriétaire d'un beau domaine, — le descendant d'une grande famille...

Le soudain éclat de rire que ces mots lui arrachèrent, m'étonna au delà de toute expression.

— Certainement, comment donc ? reprit-elle, sur le ton du mépris le plus amer et le mieux confirmé : un baronnet, — le propriétaire d'un beau domaine, — le descendant d'une grande famille. — Oui vraiment ! une grande famille... Surtout par sa mère...

Je n'avais pas le temps de réfléchir sur les paroles qui venaient de lui échapper ainsi ; mais j'avais celui de comprendre qu'elles étaient dignes d'être méditées quand une fois j'aurais quitté la maison.

— Je ne suis pas ici pour discuter des questions de famille, lui dis-je. Je ne connais rien de la mère de sir Percival...

— Et pas davantage de sir Percival lui-même, interrompit-elle avec aigreur.

— Oh ! quant à cela, ne vous fiez pas trop, je vous en préviens. Je sais de lui quelques petites choses, et j'en soupçonne bien davantage.

— Que soupçonnez-vous ?

— Je commencerai par vous dire ce que je ne soupçonne pas. Je ne le soupçonne pas d'être le père d'Anne Catherick.

Elle se dressa sur ses pieds, et l'air furieux, vint se placer près de moi :